

Florence DANIEL-WIESER
Historienne

Emile Gallé et la littérature

Edmond de Goncourt, Charles Baudelaire, Marcel Proust, Henri de Régnier, Victor Hugo, Ana de Noailles, Maurice de Maeterlinck, Octave Mirbeau, Emile Hinzelin, Marcel Schwob, Robert de Montesquiou, Marceline Desbordes-Valmore, Sully-Prudhomme, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Vigny, Villon, Dante, Hésiode... Tous sont poètes ou écrivains. Il y a là des valeurs sûres, admises au Panthéon de la Culture, section classique, celle qu'on enseigne au Lycée Impérial. Mais aussi la nouvelle génération, les contemporains, ceux qui ne sont pas encore rentrés dans les manuels de littérature, parce qu'ils sont encore vivants, ou trop jeunes, ou trop modernes. Cette bibliothèque éclectique, dans laquelle les Antiques côtoient les Romantiques, les Symbolistes et les Décadents, est celle d'Emile Gallé. Il les a tous lus, en fréquente certains, à Nancy, au Craffougnot, ce petit cercle d'artistes et « de personnes de toute situation en intellectualité, lettrés, écrivains, amateurs », qui se réunissent à la librairie papeterie Wiener, cette, ainsi que la dénomme Victor Prouvé, « officine de l'intelligence ».

Mais aussi à Paris. Lui le Nancéien, l'industriel d'art qui toute sa vie revendiqua le droit pour une ville de province à exister culturellement et artistiquement, a rencontré tout ce que la capitale compte d'écrivains, d'auteurs, d'artistes de théâtre. Son guide en la matière : un Lorrain comme lui, mais qui a fait le choix de l'« exil » parisien, Edmond de Goncourt. Rencontré à Paris en 1884, c'est d'abord l'amour partagé pour l'art japonais et la volonté de relancer les arts décoratifs français qui va les rapprocher et entretenir leur amitié dans une

longue correspondance. Mais c'est la fréquentation du « Grenier » des frères Goncourt à Auteuil qui introduit Gallé dans le cercle fermé des écrivains. C'est dans cette future Académie Goncourt, que Gallé rencontrera, entre autres, trois des figures littéraires avec lesquels il s'engagera dans une profonde amitié. Octave Mirbeau, tout d'abord. L'auteur du *Journal d'une femme de chambre* est un horticulteur averti, et un des défenseurs de Dreyfus les plus impliqués dans l'Affaire. Henri de Régnier, aussi. Les deux hommes s'écriront longtemps. Plus curieuse, et pour le moins passionnée, est l'amitié que le verrier éprouva pour le comte Robert de Montesquiou-de Fezensac. Grand, mince, dandy jusque dans ses moustaches, attachant plus d'intérêt à sa canne et à son haut de forme qu'à ses semblables, parlant avec affectation, volontiers cynique, Montesquiou se dit poète et se rêve artiste. Il est vrai que les *Chauves Souris*, les *Hortensias bleus* et le *Chef des odeurs suaves*, recueils publiés entre 1894 et 1898 connaissent un grand succès, du moins dans le milieu mondain qui est le sien. Grâce à lui Gallé pénètre dans le salon à la mode de la comtesse Greffuhle, où se presse le Tout Paris des arts, du spectacle, des Lettres. Edmond Rostand, Marguerite Moréno, Ernest Coquelin, Marcel Schwob, Anatole France, sont désormais des noms inscrits dans le carnet d'adresses d'Emile Gallé. Mais ses préférences vont à trois femmes de cœur et d'esprit : la princesse Bibesco, avec laquelle les Gallé partagent les goûts musicaux. Ils se rendront ensemble au Festival de Bayreuth, elle sera leur invitée au mariage de Thérèse, à Nancy. La deuxième est Ana de Noailles. Gallé se laissera aller à quelques confidences sur les beaux yeux sombres, tantôt las, tantôt exaltés de l'auteur des *Eblouissements* et du *Cœur Innombrable*, cette jeune princesse sans couronne mais poétesse douée, aristocrate mais anarchiste, comme a pu l'être dans sa propre famille son beau-frère Keller, fervente dreyfusarde, comme l'est aussi la « reine » Sarah, la grande Sarah Bernhardt, dont Gallé admire le talent. A Nancy, dans l'intimité de son atelier et dans la proximité chaleureuse des fours qu'il ne peut jamais quitter bien longtemps, le verrier exécutera les commandes passées par ses amis parisiens et dédicacera ses plus belles œuvres à ces plus belles femmes, en hommage à la fascination qu'elles exercèrent sur lui et sur sa création par leur originalité.

Car « les maîtres du verbe, les poètes sont aussi les maîtres du décor », confie Gallé qui avoue puiser dans la poésie son inspiration. Puisqu'il n'est pas lui-même poète, il enfermera les poèmes qu'il aime dans le verre, les vitrifiant, les gravant ou les marquetant. Poésies sur verre, poèmes vitrifiés et verreries parlantes sont autant d'hommages.

Mais Gallé n'est pas que le simple illustrateur de mots. Son « esprit vagabond qui a horreur du strict » garantit sa liberté d'artiste et l'indépendance de sa Création. Car Gallé a compris les leçons de ceux qu'il s'est choisi pour maîtres, un « titan » de la littérature, Victor Hugo et un artiste « maudit », Charles

Baudelaire. La lecture des *Fleurs du Mal* est plus qu'une révélation : une initiation. Le fondateur du Symbolisme, qui appelait les artistes à se faire « les peintres de la vie moderne » tandis que lui-même élevait un temple à la nature, révéla à Gallé la toute puissance du symbole. Jusque là la nature avait donné aux arts décoratifs des motifs de décor, des ornements que les artistes et les artisans copiaient tantôt avec réalisme tantôt avec fantaisie. Tout au plus, suivant la voie ouverte par Grandville et ses *Fleurs animées*, leur assignait-on un langage moral. Mais Baudelaire écrit : « la nature est un Temple » et Gallé lui répondra : « la matière est pour nous matière à poésie ». « La mer est ton miroir, tu contemples ton âme » parle de toute évidence à la sensibilité d'un artiste à la recherche perpétuelle « de la vie et de l'âme latentes sous l'enveloppe ». Baudelaire avait révélé le symbole à la poésie, Gallé le transmettra aux arts décoratifs : « ma grande affaire est d'évoquer l'âme à travers la matière. Mon œuvre n'a jamais été étrangère à l'idée et au rêve ». Aussi n'est-il pas étonnant que ses inclinaisons littéraires l'aient porté vers les écrivains symbolistes, à la lecture ou à la fréquentation desquels, il se trouvait en communion d'idée et de pensée. Une communion qu'il s'efforcera de traduire dans son œuvre de verre, de bois et de terre, qui porte « la marque indélébile d'une cogitation, d'une habitude passionnée de l'esprit ». Aussi convoque-t-il la science et la technique pour restituer dans son langage, l'esthétique, par des couleurs, des formes et des effets de matières, l'émotion et l'effet magique qu'une rime, qu'une sonorité, qu'une expression lui suggèrent.

A n'en pas douter, Emile Gallé aime de tout son être la littérature. Est-ce parce qu'avant d'être le verrier le plus célèbre de son temps, le naturaliste le plus passionné, Gallé fut d'abord, premier d'une longue série de succès, bachelier ès Lettres ? Les accessits et les prix remportés en dissertation confirment le jugement de son instituteur : « une belle imagination et une faculté incroyable à tout rendre avec un rare bonheur d'expression ». Il avait dix ans. Imagination, expression. Deux qualités littéraires. Deux qualités artistiques aussi. Deux qualités nourries par l'enseignement passionné de son professeur de lettres au Lycée et par le voyage, adolescent, à Weimar, la patrie de la musique et de Goethe. De cette jeunesse studieuse et curieuse lui « est resté le goût des belles lettres ». C'est lui même qui le dit. Sa religion est faite. Puisqu'il aime la plume mais n'a pas, - n'a pu ? - choisir d'en vivre, il sera le poète du verre, pliera la technique aux volontés de son imagination, trouvant dans cette vocation d'industriel d'art le moyen de concilier son admiration pour les poètes, son imaginaire, et ce « rare bonheur d'expression » qui signe les œuvres de Gallé.

Vase *Le figuier*, 1898, Musée de l'École de Nancy,

détail de la citation de Victor Hugo : « Car tous les hommes sont les fils du même père ; ils sont la même larme et sortent du même œil », *Les contemplations*, 1856. Photographie : Jean-François Brabant.

